L'ancienne usine génératrice de la manufacture de papiers peints Isidore Leroy 13, rue du Château-Landon, Paris

The original power plant of the Is idore Leroy wallpaper factory at 13, rue du Château-Landon, Paris

Virginie Lacour

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rhcf/748>

DOI : 10.4000/rhcf.748

Éditeur

Rails & histoire

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2009

Pagination : 177-182

ISSN : 0996-9403

Référence électronique

Virginie Lacour, « L'ancienne usine génératrice de la manufacture de papiers peints Isidore Leroy 13, rue du Château-Landon, Paris », *Revue d'histoire des chemins de fer* [En ligne], 40 | 2009, mis en ligne le 01 novembre 2011, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rhcf/748> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhcf.748>

L'ancienne usine génératrice de la manufacture de papiers peints Isidore Leroy 13, rue du Château-Landon, Paris

Aujourd'hui à l'angle de la rue du Château-Landon et de la rue Lafayette se dresse un immeuble daté de 1903 et signé du célèbre architecte Paul Friesé, seul vestige parisien d'un épisode glorieux de l'histoire industrielle française, celui de la manufacture de papiers peints Isidore Leroy (fig. 1).

La manufacture Leroy, fondée en 1842 par Louis Isidore Leroy (1816-1899), fut à la fin du XIX^e siècle la plus importante usine de papiers peints de Paris et le plus gros employeur du 11^e arrondissement. La maison Leroy contribua à faire entrer l'art de la fabrication du papier peint dans l'ère industrielle, par la mécanisation des procédés d'impression, rendant accessible à une classe moyenne un produit jusqu'alors considéré comme de luxe. Des ateliers de la rue du Château-Landon sortirent les plus beaux papiers peints imprimés à la machine, régulièrement récompensés lors d'expositions nationales et internationales¹.

1- Julien Turgan (1824-1887), *Les Grandes Usines de France : tableau de l'industrie française au XIX^e siècle*, 19 volumes, 1860 à 1885. [La description de l'usine Leroy se trouve dans le volume 7, publié en 1870.]

Figure 1 ►
La signature de Paul Friesé
sur la corniche de la façade
nord du bâtiment. © Région
Île-de-France - Patrimoine et
Inventaire / Phot. Ph. Ayrault,
AGAGP 2009.

Charles Leroy (1846-1921), fils du fondateur de la Maison Isidore Leroy, « roi du papier peint », poursuivit l'œuvre de son père, en veillant, au-delà de la qualité d'exécution et des motifs, à maintenir la qualité de ses équipements par des « perfectionnements constamment à la hauteur du progrès ».

En 1880, 25 machines à imprimer de 1 à 26 couleurs fonctionnaient dans ses ateliers, 400 ouvriers y travaillaient. Leroy fabriquait jusqu'à 5 000 000 de rouleaux de papiers peints par an dont un quart était exporté.

Il n'existe pas de description précise de la manufacture. Les quelques mentions évoquent une installation contrainte par le manque d'espace : des ateliers de production étagés, sombres et peu ventilés, une pénibilité du travail et une perte de temps compensées partiellement par une installation complexe d'ascenseurs et de monte-charges. Une usine à vapeur située à l'angle de la rue du Château-Landon et de la rue Lafayette fournissait depuis 1879 la force motrice pour les machines à imprimer et la vapeur pour sécher le papier peint.

En 1903, Les Leroy décidèrent de bâtir une nouvelle centrale. L'usine, qui ne cessait de se développer, accrût son parc de machines et se trouva dans la nécessité d'augmenter ses capacités énergétiques. Ces années de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle virent aussi l'arrivée de l'électricité dans les ateliers industriels. Les Leroy, attachés à l'autoproduction, se tournèrent vers cette nouvelle énergie. Ils confièrent la réalisation de l'installation (bâtiment et équipements) à leur architecte Paul Friesé (1851-1917) dont la compétence,

pour ce type de réalisation, était reconnue et saluée². Depuis 1890, Friesé multipliait à Paris comme en banlieue, les constructions d'usines génératrices et de sous-stations électriques. Hugues Fiblec³, auteur de l'unique étude parue ce jour sur Friesé, le décrit comme l'« inventeur de l'usine génératrice d'électricité ».

Les travaux démarrèrent le 1^{er} avril 1903 par la démolition de l'ancienne usine à vapeur. En octobre, le gros œuvre était presque achevé. Friesé réfléchit avec Maurice Leroy (1877-1933), le fils de Charles, à l'équipement de la centrale électrique. La société Schneider et la Société alsacienne de construction mécanique, les deux grands constructeurs de l'époque, furent mis en concurrence. C'est Schneider qui fut retenu. Toute l'année 1904 fut consacrée à l'installation des machines et des chaudières ainsi qu'à l'équipement d'un atelier de menuiserie. Un ascenseur aéro hydraulique vint compléter l'installation. Les Leroy réorganisèrent, en même temps, l'accès aux ateliers en demandant à Friesé de percer une nouvelle entrée dans la façade des bâtiments plus anciens de l'usine (fig. 2).

▲ Figure 2. « Usine Leroy et fils, rue Château-Landon. Vue prise du faubourg Saint-Martin », carte postale, s.d. [entre 1903 et 1911], Fleury éditeur, coll. « Tout Paris », n° 1323.

2- Friesé reçut à l'exposition universelle de Paris en 1900 la médaille d'or de la section « électricité ».

3- Hugues Fiblec, *Architectures de l'âge industriel*, Paul Friesé, IFA, éditions Norma, 1991.

À la fin de l'année 1904, les Leroy réceptionnèrent les travaux. En 1909, ils demandèrent à Friesé d'intervenir à nouveau sur la centrale : de nouvelles chaudières Niclausse devaient y trouver place. Une cheminée pour évacuer les fumées de plus de 25 mètres fut élevée.

Aujourd'hui, les bâtiments de la manufacture ont disparu (ainsi que la cheminée), ne reste que l'ancien bâtiment de la centrale. L'aspect général du bâtiment ne permet pas d'identifier sa première destination industrielle (fig. 3). Le toit terrasse a disparu, remplacé par de lourds combles couverts d'ardoises. Le pan de fer se fait discret. La brique silico-calcaire ou brique de sable (appréciée de Friesé pour sa résistance à l'eau et au gel) est ici employée en parement avec art. Les montants des baies et les appuis de fenêtre offrent des angles arrondis formant « un ensemble plus harmonieux et plus fondu »⁴. L'arête vive de la brique est réservée à une frise décorative courant sous la corniche du premier niveau.

Seules les façades est et nord ont conservé leur disposition initiale. Le niveau du rez-de-chaussée est massif, animé à l'Est par trois grandes arcades en plein cintre percées de petites ouvertures. La brique grisée accentue l'impression de puissance et d'austérité de ce niveau sur rue, traité comme un soubassement. Au-dessus, parées d'une brique plus jaune, trois grandes arcades à arc surbaissé séparées de trumeaux formant des pilastres monumentaux s'élancent jusqu'au toit. Quatre niveaux de fenêtres s'inscrivent dans chaque baie. Les allèges sont ornées de briques polychromes, soulignées par les linteaux en pan de fer. Deux travées plus étroites percées de deux longues baies superposées encadrent le tout.

Côté nord, on retrouve la même disposition à la différence qu'une seule arcade (un peu plus large et renforcée par deux poteaux) occupe la façade.

Le nouveau bâtiment construit par la Compagnie des chemins de fer de l'Est dans les années 1930 est venu masquer la façade sud. En surplomb des voies ferrées, la façade ouest existante, à la brique de remplage badigeonnée de blanc laissant deviner les pans de fer, est qualifiée avec raison de « négligée » par Hugues Fiblec. S'agit-il du projet initial de Friesé ou une façade a-t-elle été plaquée (à l'instar des combles) dans les années 1930 afin d'homogénéiser l'aspect général du 9-13 rue du Château-Landon, côté voies ? Seule une recherche plus approfondie dans les archives de la Compagnie des chemins de fer de l'Est pourrait apporter des certitudes (fig. 4).

4- *La Construction moderne*, 18 mars 1905.

▲ Figure 3. Le bâtiment dans son état actuel, la place Dulcie-September et l'entrée du pont Lafayette vus côté opposé de la rue Lafayette. © Région Île-de-France - Patrimoine et Inventaire / Phot. Ph. Ayrault, AGAGP 2009.

▲ Figure 4. La façade ouest, côté voies, état actuel. © Région Île-de-France - Patrimoine et Inventaire / Phot. Ph. Ayrault, AGAGP 2009.

En 1911, la Compagnie des chemins de fer de l'Est adressa un avis d'expropriation à la société Leroy. Les négociations pour fixer l'indemnisation furent engagées. Au final, Leroy reçut 7 000 000 de francs à titre de dédommagement de la part de la compagnie. Cette somme permit à l'industriel d'envisager la construction d'une nouvelle usine à Saint-Fargeau Ponthierry (village de Seine-et-Marne où la famille était implantée depuis deux générations), mais aussi de cités ouvrières afin de conserver la main-d'œuvre qualifiée dont l'usine avait besoin. Le programme architectural fut confié une nouvelle fois à Paul Friesé, qui conçut une usine, en rupture complète avec celle de Paris, « moderne », vaste et entièrement de plain pied. Celle-ci fut équipée, comme à Paris, d'une centrale énergétique. Actuellement, les machines à produire de l'électricité de l'usine de Ponthierry sont encore visibles, protégées au titre des Monuments historiques⁵.

Peu après le déménagement de la manufacture en 1919, la Compagnie des chemins de fer de l'Est fit détruire les bâtiments anciens. En revanche, elle conserva le bâtiment de Friesé et maintint la centrale en fonctionnement ; celle-ci fut connue par la suite sous le nom de « l'usine à vapeur de la gare de l'est ». Elle abrite aujourd'hui, entre autres associations, les bureaux de l'Association pour l'histoire des chemins de fer en France.

5- Voir Paul Smith, « Les monuments historiques de l'électricité », *L'Archéologie industrielle en France*, n° 52 (juin 2008), p. 70-75.

À paraître : *Parcours du patrimoine, la manufacture de papiers peints Isidore Leroy à Saint-Fargeau Ponthierry*, éditions SOMOGY, 2010.